

GRIFON

ISSN 0229-7827
JANVIER - FÉVRIER 2010
N° 220 • 10,50 €

аИИе



Corinne Lovera Vitali

à l'évidence

J'ai écrit à Anne je me suis plainte je lui ai dit Aaaaaaaaah ! pauvre pauvre de moi parquée dans la plaine avec mes mots cherchant le creux. L'épaule l'espace l'appui, la compagnie. Même en braves troupeaux compacts et sans craindre la morsure glacée des ronciers, ne craignant plus grand-chose mes mots mais le cœur gros à regarder passer les ciels d'Anne en liberté dans le grand vent. Ses nuages enflés des voix de profondeur. Ses claires cabanes aux emporte-pièces. Les corps de ses arbres très plantés. Les joues rougies mes mots et moi à désirer plonger là-haut, dans le bleu d'Anne.

Anne m'a écrit elle a répondu Oui ! à mes mots qui se plaignaient de ne pouvoir parler à sa peinture. Ils voulaient l'avoir à goûter. Et se coucher sur sa nappe aussi, et y flotter jusqu'à la disparition de toute chose. Jusqu'à retourner à l'état confiant où rien n'est meilleur que se faire porter-emporter. L'état ravi. L'état enfant oui oui oui. Quand arrivé en plein sur la terre on n'a qu'à se laisser faire, comme dans le vent.

La peinture d'Anne est comme le vent. Sa peinture-dans-les-livres fait de nous ces portés par le vent, elle fait ça à ceux d'entre nous enfants. Moi pauvre obligée de traduire je dis vent, je dis terre, et arbres animaux, ciel et eau. Mais les enfants ne disent rien, ils prennent la peinture d'Anne pour ce qu'elle est et rien d'autre, ils la prennent comme un des éléments parce que les livres d'Anne sont pour eux une évidence.

Qu'il y ait un intérieur vrai à ses maisons de papier. Qu'on y découvre des hommes-oiseaux s'embrasser, pleurer, se réembrasser. Que rien n'y soit cloison, rideau ou paravent mais ouverture, ouverture et ouverture. Que le monde défile dans son entier par ses fenêtres d'écriture. Que chaque case comme maison soit un trou de lumière. Qu'elle soit lumière parce que pensée, et foreuse et creusée, du monde dans son entier. Qu'un simple lapin en dormant nous procure ainsi sa petite chaleur de terre. Qu'une même chaise rouge porte toutes nos solitudes, et une bouilloire nos réconforts. Qu'une pomme diffère résolument d'une cerise. Que tout

animal soit individu. Et toute histoire un opéra, livret compris. Que le noir trempé, détrempé gratté griffé, vienne en épreuve du passé. Le blanc en soutien épais. Qu'il n'y ait pas qu'un rouge. Et quand il doit n'y en avoir qu'un, ce n'est jamais celui qu'on attendrait.

Ce qui se passe dans la peinture d'Anne est le contraire de ce qui se passe dans la peinture-des-livres-pour-les-enfants. On peut aller jeter un œil dans la plaine. Et revenir chez Anne. Regarder ce que depuis la maison de son corps elle fait passer à ses mains, qui sont ses yeux, qui est sa pensée. Vie et travail comme tête et corps étroitement emboîtés. Il y a là bien "plusse" qu'à voir. Comme dans le vent bien "plusse" qu'à respirer. Parce qu'une fois sauvé chez Anne, abrité comme à l'intérieur d'une bourrasque, on y est à l'évidence comme on doit être lorsqu'on est au plaisir, quand il est étroitement emboîté à l'esprit.